

[Europe Solidaire Sans Frontières] - <http://www.europe-solidaire.org/spip.php?article663>

Français > Théorie > **Marxisme & co.**

« Du suicide et de ses causes »

Un Marx inhabituel

Vie privée, oppression des femmes...

LOWY Michael

1er 2003

L'article sur le suicide - « Peuchet : vom Selbstmord » - paru en janvier 1846 dans la revue *Gesellschafts Spiegel*, « Le Miroir Social » (Zweiter Band, Heft VII, Elberfeld), est un document inhabituel dans l'œuvre de Marx. Il se distingue à plusieurs égards du reste de sa production (1) ;

- 1) Ce n'est pas une pièce écrite par Marx lui-même, mais composée, en grande partie, d'extraits, traduits en allemand, d'un autre auteur. Marx avait l'habitude de remplir des cahiers de notes avec des extraits de ce genre, mais il ne les a jamais publiés, et encore moins sous sa propre signature.
- 2) L'auteur choisi, Jacques Peuchet, n'était ni un économiste, ni un historien, ni un philosophe, ni même un socialiste, mais l'ancien directeur des Archives de la Police sous la Restauration !
- 3) Le texte dont sont tirés les extraits n'était pas une œuvre scientifique, mais une collection informelle d'incidents et anecdotes, suivis de quelques commentaires.
- 4) Le thème de l'article ne concerne pas ce que l'on considère habituellement comme les sphères économiques et politiques, mais la vie privée : le suicide.
- 5) La principale question sociale discutée - en rapport avec le suicide - c'est l'oppression des femmes dans les sociétés modernes.

Chacun de ces traits est rare dans la bibliographie de Marx mais leur convergence dans ce texte est **unique**.

Considérant la nature de l'article - des extraits, traduits en allemand, de l'écrit de Peuchet « Du suicide et de ses causes » (un chapitre de ses *Mémoires*) - comment se fait-il qu'on le considère comme appartenant aux œuvres de Marx ? Outre le fait qu'il y ait mis sa signature, il a laissé son empreinte sur le document de plusieurs façons : par l'introduction qu'il a rédigée, par la sélection des extraits, par les modifications introduites par la traduction, et par les commentaires avec lesquels il a épicé le tout. Mais la principale raison pour laquelle cette pièce peut être considérée comme l'expression des idées de Marx, c'est qu'il n'introduit aucune espèce de distinction entre ses propres commentaires et les extraits de Peuchet, de sorte que l'ensemble du document apparaît comme un écrit homogène, signé par Karl Marx. La première question qu'on peut se poser c'est pourquoi Marx aurait-il choisi Jacques Peuchet ? Qu'est-ce que l'intéressait tellement dans ce chapitre de ces mémoires ?

Je crains ne pas pouvoir partager l'hypothèse suggérée par Philippe Bourrinet, l'éditeur d'une version française de l'article en 1992, et reprise à son compte par Kevin Anderson dans son introduction - par ailleurs excellente - à l'édition anglaise de 1999 : le choix d'un auteur français serait une critique voilée au « vrai socialisme » allemand des éditeurs du *Gesellschafts Spiegel*, tels que Moses Hess. (2) En fait, il n'y a pas un seul mot dans l'article qui suggère une telle orientation. Certes, Marx rend hommage à la supériorité des penseurs sociaux français, mais il ne les compare pas aux socialistes allemands, mais aux anglais. En outre, Engels - l'autre éditeur du *Gesellschafts Spiegel* - et lui avaient d'excellentes relations avec Moses Hess pendant ces années (1845-46), au point de l'inviter à participer à leur œuvre polémique commune contre l'idéalisme néo-hégélien, *L'Idéologie Allemande*.

Un premier argument pour expliquer ce choix est suggérée par Marx lui-même dans l'introduction aux

extraits : la valeur de la critique sociale française des conditions de vie modernes, et surtout celle des rapports privés de propriété et de famille - « *en un mot, la vie privée* ». Pour utiliser une expression actuelle inconnue de Marx, une critique sociale inspirée par la compréhension que **le privé est politique**. Pour le jeune Marx l'intérêt de cette critique n'était nullement réduit par le fait qu'elle s'exprimait sous une forme littéraire ou semi-littéraire : par exemple, des mémoires. Son enthousiasme pour Balzac est bien connu, ainsi que son aveu d'avoir appris beaucoup plus sur la société bourgeoise par ses romans que par des centaines de traités économiques. Bien sûr, Peuchet n'est pas Balzac, mais ses mémoires avaient une sorte de qualité littéraire : il suffit de rappeler qu'une de ses anecdotes a inspiré le Comte de Monte Cristo d'Alexandre Dumas.

Ce qui a intéressé Marx dans le chapitre de Peuchet, c'est moins la question du suicide en tant que telle que **sa critique radicale de la société bourgeoise** comme forme de vie « anti-naturelle » (formule proposée par Marx lui-même dans son introduction). (3) Le suicide est, aussi bien pour Marx que pour Peuchet, significatif surtout comme symptôme d'une société malade, qui nécessite une transformation radicale. La société moderne, écrit Marx citant Peuchet, qui cite Rousseau, est un désert, habité par des bêtes sauvages. Chaque individu est isolé des autres, un entre millions, dans une sorte de solitude de masse. (4) Les gens se comportent les uns envers les autres comme des étrangers, dans un rapport d'hostilité mutuelle : dans cette société de lutte et compétition impitoyables, de guerre de tous contre tous, le seul choix qui reste pour l'individu c'est de devenir victime ou bourreau. Voici donc le contexte social qui explique le désespoir et le suicide.

La classification des causes de suicide est une classification des méfaits de la société bourgeoise moderne, qui ne peuvent pas être supprimés - ici c'est Marx qui parle - sans une refonte radicale de la structure sociale et économique.

Cette sorte de critique sociale et éthique de la modernité est évidemment d'inspiration romantique. La sympathie de Peuchet pour le romantisme est documentée non seulement par sa référence à Rousseau, mais aussi par sa féroce dénonciation du philistin bourgeois - dont sa boutique est l'âme, et Dieu, son commerce - qui n'a que du mépris pour les pauvres victimes qui se suicident, et pour les poèmes romantiques de désespoir qu'ils laissent en héritage.

Il faudrait avoir présent à l'esprit que le Romantisme n'est pas seulement une école littéraire mais - comme Marx lui-même l'avait souvent suggéré - une protestation culturelle contre la civilisation capitaliste moderne, au nom d'un passé idéalisé. Bien qu'il fut loin d'être lui-même un romantique, Marx admirait les critiques romantiques de la société bourgeoise - des écrivains comme Balzac ou Dickens, des penseurs politiques comme Carlyle, des économistes comme Sismondi - et intégrait souvent leurs intuitions dans ses propres écrits. (5)

La plupart d'entre eux, comme Peuchet, n'étaient pas socialistes. Mais, comme l'observe Marx dans son introduction à l'article, on n'a pas besoin d'être socialiste pour critiquer l'ordre établi. Des tropismes romantiques comme ceux présents dans les extraits de Peuchet - le caractère inhumain et bestial de la société bourgeoise, l'égoïsme et l'avidité de l'esprit bourgeois - sont souvent présents dans les écrits de jeunesse de Marx, mais ici, dans cette pièce, ils prennent un caractère inhabituel.

Tout en mentionnant les méfaits économiques du capitalisme, qui expliquent beaucoup de suicides - bas salaires, chômage, misère - Peuchet insiste plutôt sur des manifestations d'injustice sociale qui ne sont pas directement économiques, mais relèvent de la **vie privée** d'individus **non-prolétaires**.

S'agirait-il du point de vue de Peuchet, non partagé par Marx ? Ce n'est pas du tout le cas ! Marx lui-même, dans son introduction, se réfère sarcastiquement aux philanthropes bourgeois qui pensent - comme le célèbre D^f. Pangloss de Voltaire - que nous vivons dans le meilleur des mondes possible, et proposent, comme solution aux problèmes sociaux, de distribuer un peu de pain aux ouvriers, « *comme si seulement les ouvriers souffraient des conditions sociales actuelles* ».

En d'autres termes : pour Marx/Peuchet la critique de la société bourgeoise ne peut pas se limiter à la question de l'exploitation économique - quelle que soit son indéniable importance. Elle doit assumer un ample caractère social et éthique, incluant tous ses profondes et multiples aspects oppressifs. La nature inhumaine de la société capitaliste blesse des individus de diverses origines sociales.

Or - et ici nous arrivons à l'aspect le plus intéressant de l'essai - qui sont les victimes non-prolétariennes, poussées au désespoir et au suicide par la société bourgeoise ? Il existe une catégorie sociale qui prend une place centrale aussi bien dans les extraits que dans les commentaires de Marx : les **femmes**.

Cette pièce est, en effet, **une des plus puissantes mises en accusation de l'oppression des femmes** jamais publiée par Marx. Trois des quatre cas de suicide mentionnés dans les extraits concernent des femmes victimes du patriarcat, ou, dans les mots de Peuchet/Marx, la tyrannie familiale, une forme de pouvoir arbitraire qui n'a pas été renversée par la Révolution française. Deux d'entre elles étaient des femmes « bourgeoises », et la troisième, d'origine populaire (fille d'un tailleur). Mais leur destin a été scellé plutôt par leur genre que par leur classe sociale.

Le premier cas, une jeune fille poussée au suicide par ses parents, illustre la brutale autorité du **pater** - et de la **mater - familias** ; Marx dénonce avec véhémence la lâche vengeance d'individus habituellement forcés à la soumission dans la société bourgeoise, contre ceux qui sont plus faibles qu'eux.

Le deuxième exemple - une jeune femme de Martinique enfermée derrière les quatre murs de la maison par son mari jaloux jusqu'à ce qu'elle soit désespérée au point de se suicider - est de loin le plus important, aussi bien par son extension, que par les commentaires vitrioliques du jeune Marx. Il apparaît, à ses yeux, comme manifestation paradigmatique du pouvoir patriarcal absolu des hommes sur leurs épouses, et de leur attitude de possesseurs jaloux d'une propriété privée. Dans les remarques indignées de Marx, le mari tyrannique est comparé à un seigneur d'esclaves. Grâce aux conditions sociales qui ignorent l'amour vrai et libre, et la nature patriarcale aussi bien du Code Civil que des lois sur la propriété, l'opresseur mâle a pu traiter sa femme comme un avaré sa cassette d'or enfermée à double clé : comme une chose, comme « *une part de son inventaire* ». La réification capitaliste et la domination patriarcale sont associées par Marx dans ce réquisitoire radical contre les rapports de famille bourgeois modernes, fondés sur le pouvoir masculin.

Le troisième cas concerne un problème qui deviendra un des drapeaux du mouvement féministe après 1968 : le droit à l'avortement. Il s'agit d'une jeune femme devenue enceinte en contradiction avec les sacro-saintes règles de la famille patriarcale, et poussée au suicide par l'hypocrisie sociale, l'éthique réactionnaire et les lois bourgeoises qui interdisent l'interruption volontaire de grossesse.

Dans son traitement de ces cas, l'essai de Marx/Peuchet - c'est à dire, aussi bien les extraits sélectionnés que les commentaires du traducteur, inséparablement (parce que non séparés par Marx) - constituent une protestation virulente contre le patriarcat, l'asservissement des femmes - y compris « bourgeoises » - et la nature oppressive de la famille bourgeoise. Il a peu d'équivalents dans les écrits postérieurs de Marx, à quelques exceptions près. (7) Malgré ses évidentes limites, cet article petit et presque oublié du jeune Marx est une précieuse contribution à une compréhension plus riche des injustices de la société bourgeoise moderne, de la souffrance que ses structures familiales patriarcales infligent aux femmes, et de l'ample et universel objectif émancipateur du socialisme.

Notes

(1) Je renvoie à l'introduction de Kevin Anderson et Eric Plaut à la traduction anglaise de l'essai, publiée en 1999 sous forme de livre (*Marx on Suicide*, Evanston, Northwest University) ou certaines - mais pas toutes - de ces particularités sont mentionnées.

(2) Philippe Bourrinet, "Présentation", in Marx/Peuchet, A propos du suicide, Castelnau-le-Lez, Editions

Climats, 1992, pp. 9-27.

(3) L'hypothèse d'Eric Plaut dans son introduction à l'édition anglaise, sur une fascination « inconsciente » de Marx pour le suicide, ne me semble pas fondée.

(4) Pour un intéressant essai marxiste sur cette problématique, telle qu'elle apparaît dans la littérature française, voir Robert Sayre, *Solitude in Society. A sociological study in French Literature*, Harvard University Press, 1978.

(5) Sur Marx et le romantisme, je renvoie à mon livre, avec Robert Sayre, *Révolte et Mélancolie. Le romantisme à contrecourant de la modernité*, Paris, Payot, 1996.

(6) Une seule des histoires de suicide sélectionnées par Marx concerne un homme - un chômeur, ancien membre de la Garde Royale.

(7) Par exemple, son article de 1858 sur Lady Bullwer-Lytton, enfermée dans un asyle par son mari, un éminent représentant du patriarcat Tory .

* Paru dans Actuel Marx, n° 34, 2003.